

Allez voir là-haut. Témoignages 1943-1945 en Vallée d'Aoste

Alèn ià, hé no-ze tchouèyon

Témoin : « Ici à Arvier, ça a été terrible. Pendant la rafle, quand ils ont attaqué Vertosan, environ deux jours après, ici à Leverogne, ils ont fait des représailles épouvantables. Des troupes étaient arrivées, des Italiens commandés par des Allemands, des fascistes. Ils avaient mis une garnison dans le village et, un beau jour, on l'a appris plus tard, on ne savait pas pourquoi, ils ont dit qu'étaient morts... qu'il y avait eu deux, trois morts. Ils s'étaient entretués, quand ils étaient ivres, de toute façon. Parce que... j'étais sérieusement surpris, parce qu'il n'y avait aucune raison de faire une attaque sur ces troupes dans un village habité, parce qu'une chose pareille se faisait sur un pont ou sur une chose... Le pont, on n'avait aucun intérêt à le faire sauter, parce que ça aurait coupé toute la Haute Vallée. Ils ont fait sauter le pont de l'Équilivaz, c'est une chose, mais le pont de la route principale, non. Et le matin ils ont décidé de faire des représailles. Antoine et moi, nous étions juste rentrés la veille de France, penses-tu. Et... le matin, sa mère arrive à la maison complètement désespérée... ils avaient tiré toute la nuit, ils avaient bombardé. J'étais... j'étais caché, elle savait où j'étais, sa mère savait où j'étais : - Descends tout de suite, ils m'ont arrêté Antoine, ils ont pris Antoine ! -. - Arrêté ! Pourquoi ? -. - Je ne sais pas, ils l'ont arrêté ! -. - Pourtant il a ses papiers, il est en règle -. - Je ne sais pas, ils l'ont arrêté ! -. - Je pars pour... pour aller... à deux on se défend mieux -. À ce moment-là, je rencontre le secrétaire, le papa de Gex : - Dis, où vas-tu, Arthur ? -. - Eh bien, ils ont pris Antoine, sa mère est même venue me chercher -. - Disparais de la circulation, parce qu'il y a peut-être des morts ici, les choses sont compliquées, il vaut mieux que tu ne te montres pas -. Ben, c'était déjà trop tard, nous sommes... ils nous ont encerclés, ils nous ont fait descendre, ils nous ont tous regroupés ici, devant l'hôtel Col du Mont, et là il y avait une vingtaine de personnes. Et... en même temps, ils avaient aussi pris des gens qui venaient en voiture, qui passaient sur la route. Et là ils ont fait la sélection, ils ont dit qu'il y avait eu des morts, qu'ils allaient nous fusiller. Bref, là il y avait quelques... nous là, les jeunes, nous nous sommes dit : - Bon sang, là il faut se sauver -. Il y a une sentinelle, il y a deux sentinelles là. Nous nous sommes dit : - [inintelligible] cette fois, on se sauve -. Il y avait aussi des pères de famille, ils nous ont suppliés de... : - S'il vous plaît ne faites pas les fous, parce que nous avons des enfants, ne faites pas les dingues ! -. Ils étaient tous convaincus

qu'ils allaient rentrer chez eux... - Mais regarde, s'ils ont tué ici... on va tous mourir, hein ! -. Puis ils ont commencé la sélection et... tous... ils mettaient tout le monde là : - Par là, par là, par là ! -. Et à un moment donné un de ceux qui passaient s'est présenté... c'était un de la... un policier... de la préfecture de police... celui-là ils l'ont mis d'un autre côté : - Celui-ci va là, il va dans ce groupe-là, parce qu'il ne peut pas aller dans cet autre, cet autre n'est pas le bon, cet autre... -. Il y avait... Ils ont pris une personne d'Aoste, sur laquelle nous avons tous eu le même doute... il avait une grosse chaîne en or, etc. Il s'est présenté avec la carte du parti, il a dit : - Je... mon fils est fonctionnaire de la préfecture, etc. -, et ils l'ont mis dans le groupe de ceux qu'ils ont tués. Puis ça a été le tour du... du père de Gex, le secrétaire communal : - Je suis le secrétaire communal -. - Encore mieux ! -. Et en même temps là il y a eu une bousculade, ils ont tiré, ils ont bougé à nouveau et lui, pépère, au lieu d'aller dans ce groupe, il est allé dans l'autre, parmi ceux... ainsi il s'en est sorti, tout doucement. Puis il y a l'entrepreneur qui réparait le pont de l'Équilivaz, il a dit : - Je suis l'entrepreneur qui travaille là-haut, Scavarda, qui travaille... -. Ils l'ont laissé partir et les autres tous au mur. Nous étions treize, là contre le mur. Ils ont formé le peloton d'exécution. Il a dit : - Bon sang, là ça va mal tourner ! -. Avec mon beau-frère, qui avait aussi été pris un peu plus tôt... ils l'avaient battu, sa tête était toute enflée, ils l'avaient roué de coups... c'était le premier qu'ils avaient pris. Et j'ai commencé à m'approcher du bout du rang : - Il faut partir d'ici, là il faut partir... partons, partons, ils vont nous tuer là -. - Mais non nous tuer ? -. Nous étions déjà tous contre une baraque en bois, en rang : - Ils vont nous tuer là, il faut partir ! -. À un moment donné, je me suis dit... j'ai vu quand ils ont rassemblé le peloton d'exécution, ils l'ont mis là, ils préparaient leurs armes.... J'ai regardé un peu autour de moi, j'étais au milieu de la route, la route nationale, il y avait un... il y avait un fasciste la mitraillette à la main, quand il a tourné la tête, j'ai sauté sur ses pieds, je lui ai donné un coup de coude sous le menton, je l'ai envoyé au sol. Et en même temps, ils ne m'ont pas tiré dessus, parce qu'ils auraient tiré sur lui aussi. J'ai atteint le parapet. Quand je suis arrivé... Je sortais d'années de guerre à l'époque, j'avais donc un peu d'expérience, au lieu de sauter le parapet tout droit, je me suis allongé sur le parapet et la rafale est passée au-dessus de ma tête, ils m'ont raté. Et de là j'ai roulé, j'ai continué à rouler jusqu'à la Doire. En bas, il y a la Doire, en bas il y a des baraques, il y a... il y a une forge là en dessous. Et la terre, je la voyais saut... bouillir tout autour comme quand on fait cuire le bouillon. Et ils ne m'ont pas eu. Quand on roule on est une petite cible, parce que... parce qu'on est bas sur le sol et parce qu'on donne l'impression d'avoir été

touché. C'est ce qu'ils nous ont appris et ça a toujours... sauvé beaucoup de vies. Ensuite, quand je suis arrivé en bas, il y avait... là... là il y avait une centrale électrique qui a été abandonnée parce que le niveau du torrent avait augmenté, elle avait été inondée... nous comme famille nous avions l'entretien de cette centrale... et j'avais en tête de finir à l'intérieur de cette turbine : - Ben, là je suis bien caché, là ils ne me trouveront pas... -. Et pour entrer je me suis glissé par une fente qu'il y avait dans le mur et je me suis levé... je suis... je descendais le long des tôles du toit en me tenant suspendu dans les airs, jusqu'à quand je suis arrivé de l'autre côté de la maison. À un moment donné, mes mains lâchent... mes mains lâchent et je tombe, je tombe dans... là, comme je disais, il y avait une forge, il y avait des moulins... il y avait aussi... je tombe dans le canal de décharge et je me suis retrouvé dans la vase jusqu'aux genoux, et alors j'ai pensé : - Si je reste... si je bouge je laisse des traces, la seule chose à faire c'est de m'enterrer ici dans la vase -. Je me suis couché dans la vase, je me suis recouvert jusqu'au visage. Un moment après... j'ai bien fait de ne pas rentrer dans la turbine, parce qu'ils l'ont remplie de bombes, ils l'ont ouverte et ils l'ont remplie. Et ils ont tout mis sens dessus dessous et ils ne m'ont pas trouvé, fin... ils m'ont perdu de vue, ils m'ont perdu de vue comme ça. Je suis resté là... j'ai regardé ma montre, elle marchait encore, je pensais qu'elle ne marchait pas... ça me semblait une éternité, mais j'étais là depuis environ une heure. Je suis sorti et je voulais descendre le long du torrent. En descendant le long du torrent, j'aurais été complètement exposé à la vue, j'ai... j'ai eu des difficultés. J'ai vu le village qui brûlait, tout autour il y avait un incendie. »

Enquêteur : « Ah, mais en même temps ils ont brûlé le village ? »

Témoin : « Ben oui, en même temps ils ont mis le feu, il y aura eu quatre-v... quatre-vingts maisons et plus qui ont brûlé. Et les autres ils les ont tués parce qu'il y avait... ils ont laissé vingt-huit orphelins, donc des pères de famille presque tous. Ils ont même mis dedans un brigadier des pompiers, un certain Godioz, qui était en congé, il était chez lui, mais ils n'ont regardé personne en face... il était en service, ils l'ont tué aussi. C'était des bêtes, voilà ce qu'ils étaient. Moralité de l'histoire, je suis resté caché là contre un mur, là-dedans il y a un canal, je suis resté caché là toute la journée, il pleuvait, j'ai pris la pluie toute la journée... Le soir je suis parti, sans chaussures, parce que mes chaussures étaient restées coincées là dans la boue, j'avais des chaussures basses, quand j'ai extrait mes jambes mes chaussures n'étaient plus là. Je suis allé

jusqu'à Arvier, à Arvier personne ne m'ouvrait la porte, rien à faire... c'était toutes des familles que je connaissais, mais personne ne m'ouvrait. Eh... plus tard, j'ai su pourquoi personne n'ouvrait : il n'y avait plus personne, ils s'étaient tous enfuis ! »

[bip, bip bip]

Hi ommo s'è léchè mouire de tsagreun

Témoin : « Ils étaient là alignés contre le mur. Un garçon, Antoine, fait remarquer que son père était dans la file. Ce n'était pas... son père, c'était le père de... sa fiancée. Ils lui ont montré... ils lui ont demandé qui c'était, ils l'ont fait partir. En même temps... Godioz s'est... il s'est aussi montré. Il a dit : - Mon papa est là aussi -. Et en effet c'était réellement son père. Il leur a montré qui c'était et ils l'ont fait partir. Ils ont fait partir les deux pères, les deux qui étaient là, pour ne pas mettre au mur père et fils. Le père de Godioz, une fois la guerre terminée, me demande un jour si ce qui s'était passé était vrai. Je le lui ai confirmé... Je n'aurais jamais dû le lui confirmer ! Cet homme s'est laissé mourir de chagrin. Il ne s'était pas rendu compte de ce qui s'était passé : - Tu penses, je laisse là mon fils, je m'en vais... Moi qui ai quatre-vingts ans... c'est ridicule ce que j'ai fait ! -. Il n'a plus mangé, il n'a plus été... deux mois plus tard il est mort. »

Enquêteur : « Démoralisé. »

Témoin : « Démoralisé. »

[bip, bip bip]